

LORD RUTHVEN

Comme nous le notions dans notre introduction, le premier vampire mâle séduisant de la littérature fantastique est l'extravagant Lord Ruthven (parfois orthographié par erreur Ruthwen), imaginé en 1816 par John William Polidori (1795-1821), le secrétaire de Lord Byron, lors de la même soirée durant laquelle Mary Shelley enfanta le personnage de Frankenstein. Lord Ruthven est, depuis, passé entre de nombreuses mains, dont celles de Cyprien Bérard, qui écrivit Lord Ruthwen et les Vampires (1820), première suite officielle donnée à l'œuvre de Polidori sur le sol français, qui fit l'objet de plusieurs adaptations théâtrales. Parmi celles-ci, on notera Le Vampire de Charles Nodier (1820 également), un vaudeville de 1821 écrit par Eugène Scribe, et, surtout, Le Vampire d'Alexandre Dumas (1851), magnifique pièce dans laquelle Ruthven affronte la sorcière Zizka, que nous croiserons un peu plus loin dans ce recueil. C'est en hommage à Dumas que Micah Harris, auteur et scénariste de BD américain, qui enseigne la littérature le cinéma au Pitt Community College en Caroline du Nord, a choisi de faire se croiser les chemins de l'immortel Ruthven avec le non moins ténébreux Comte de Monte Cristo...

Micah Harris : Les Damnés de la Terre

Naples, mars 1835

Juste au-dessus des cumulus bleutés de la fumée des cigares, les cupidons dorés du plafond du casino jetaient un regard sur les tapis de feutre vert, parcourus par la raclette du croupier, qui, comme une ligne de marée, montait vers de petits tas de jetons rouges et noirs. Parfois ces édifices s'élevaient, mais, le plus souvent, ils s'amenuisaient avec le reflux de la marée.

On aurait pu imaginer que ces cupidons, qui, perchés dans les hauteurs du casino, avaient vu tant de choses depuis si longtemps, auraient pu prévoir les résultats des jeux, et qu'il aurait suffi à un joueur, juste au-dessous, de contempler leurs visages impassibles et de leur demander le bon numéro. Au milieu de la foule, quelqu'un d'autre observait la scène. Son visage était aussi impassible que ceux des cupidons, mais son expression n'était pas celle d'un chérubin bienveillant ; c'était plutôt celle d'un ange vengeur.

Depuis une vingtaine de minutes, il observait un trio à la table de roulette, comptant et calculant. Devant cet observateur attentif, la roulette se mit à crépiter de clics et de clacs, comme des castagnettes entre les mains d'une danseuse de flamenco. Redoublant de concentration, l'homme évacua de son esprit ce bruit dérangeant, ainsi que la cacophonie de cris de joie mêlés aux lamentations causées par des pertes pitoyables. C'était comme si l'enfer et le paradis cohabitaient dans le même espace, et que leurs habitants ne fassent aucun cas des autres. Au sein du trio qu'il étudiait, l'observateur avait précisément conscience de qui était le pécheur et qui était le saint.

Ces deux-là étaient accompagnés d'un troisième homme, qui, sans nul doute, faisait partie de la première catégorie. Un homme dont la destinée, bien qu'il ne s'en doutât pas, était soumise à des forces tout autant incontrôlables que les dés qu'il venait de lancer sur le tapis vert.

Comme l'observateur l'avait prévu, le joueur remporta encore cette partie. Car l'observateur savait que Noirtier de Villefort avait déjà forcé la chance dans des conditions bien pires. Il avait survécu à deux alliances infructueuses avec Napoléon. Il est vrai que perdre la dernière partie, les Cents Jours, avait valu l'exil à Noirtier, mais aurait-on pu trouver un sanctuaire plus agréable et plus luxueux que cette station balnéaire sur la côte italienne ? Ce sanctuaire, dont la porte était toujours ouverte aux amis et à la famille de Noirtier, ladite famille étant représentée par sa belle-fille, qui se tenait à sa droite.

– Père, de grâce, implorait celle-ci avec un tendre sourire, ses yeux sombres brillant d'appréhension et d'anxiété. N'allez pas plus loin. Contentez-vous des gains que vous avez déjà.

La jeune femme était ravissante dans ses atours si féminins : une robe et des rubans de mousseline de soie. Cependant, l'observateur remarqua qu'aux coins de sa bouche pulpeuse apparaissaient prématurément ce que l'on nomme pudiquement des « lignes de rire ». Ce n'était pas les traces d'une hilarité fréquente, mais plutôt celles d'un chagrin immérité, lequel avait aussi affligé sa chevelure d'or de quelques mèches argentées, ici et là.

À la gauche de Noirtier se tenait un homme aux cheveux noirs et à la complexion pâle, dont les yeux brillaient d'un éclat qui trahissait bien plus que de la simple excitation... quelque chose que l'observateur reconnut comme étant une avidité surnaturelle.

– Certes non, Monsieur de Villefort, dit-il à l'inverse de la jeune femme. Faites monter les enchères ! Il n'est point temps de prêter attention à la sobriété féminine. Les affaires des hommes sont à marée haute, hein ? Sachez en profiter, mon ami.

À ces mots, la femme se tourna vers son compagnon avec un visage rempli de désapprobation.

– Lord Ruthven ! dit-elle. Je vous en prie, ne l'encouragez pas !

– Silence, Renée ! intima Noirtier en levant sa main.

Bien que son aura et son influence aient diminué, la volonté de fer du vieil homme était restée intacte. Et la pique lancée avec élégance par Ruthven, insinuant qu'il pouvait se laisser intimider par une femme, avait fait mouche et blessé sa fierté.

Mais l'observateur avait d'ores et déjà évalué les probabilités et son esprit acéré lui avait révélé que Noirtier était sur le point de tout perdre. Il sentit bien que Lord Ruthven était arrivé à la même conclusion que lui, mais continuait néanmoins à encourager Noirtier.

– Garçon !

L'observateur éleva à peine la voix, en même temps qu'il fit un geste de sa main gantée. Un serveur accourut avec diligence. L'homme lui murmura quelque chose et déposa une carte de visite sur le plateau.

– Tout de suite, Lord Wilmore, répondit le serveur, qui se dirigea rapidement vers le croupier, lequel inclina la tête pendant que le garçon mettait sa main en cornet et délivrait le message à son oreille. Le croupier lut le nom sur la carte et acquiesça immédiatement.

Le garçon se retira avec la carte et fit un pas de côté quand le croupier annonça :

– Mesdames et Messieurs, la table est maintenant fermée pour la soirée...

La réponse ne se fit pas attendre : un concert de plaintes déçues s'éleva ; seul Lord Ruthven resta silencieux, les yeux brillant de la colère d'un prédateur dont on vient de contrecarrer les plans. Noirtier gonfla ses joues sous l'effet de la frustration, mais Renée laissa échapper un soupir de soulagement et s'appuya sur l'épaule du vieillard.

– Voici vos gains, Monsieur. De plus... (Le croupier saisit une pile de jetons mauves entre le pouce et l'index.) ... la Maison est heureuse de vous offrir une prime, à moins que vous ne préfériez échanger ces jetons contre un bon dîner dans notre restaurant. Bonne soirée et merci d'avoir joué au Casino Monte Cristo.

Pendant que Renée aidait Noirtier à ramasser ses jetons, Lord Ruthven balayait la foule du regard, essayant de discerner qui pouvait bien être la « Maison » qui venait de faire un tel cadeau à Noirtier. Ce faisant, il négligea le garçon qui avait délivré le message au croupier et qui se tenait maintenant juste devant lui. Le serveur s'éclaircit la gorge et Ruthven baissa les yeux et contempla l'homme, qui était plus petit que lui de deux têtes. Il saisit violemment la carte posée sur le plateau, l'examina et sourit, révélant deux canines pointues qui firent reculer le garçon.

– Dites à Lord Wilmore que j'accepte volontiers son invitation et me joindrai à lui pour souper. Permettez-moi d'abord de dire au revoir à mes amis, puis je serai tout entier à son service.

Lord Ruthven arriva à l'adresse indiquée sur la carte et découvrit Lord Wilmore en tenue plus décontractée ; ce dernier portait maintenant une tenue d'intérieur de style oriental et tenait à la main un verre ballon empli de cognac.

– M'autorisez-vous à entrer ? demanda Lord Ruthven à son compatriote britannique, quand celui-ci lui ouvrit la porte.

– Mais certainement, Milord. Et tant que vous êtes ici, considérez ma maison comme la vôtre, répondit Lord Wilmore, un sourire aux lèvres, tout en s'écartant pour permettre au noble de passer le pas de sa porte.

– Ah, dit Lord Ruthven, examinant avec un intérêt empreint de supériorité les têtes de sangliers et de cerfs empaillées accrochées aux murs, ainsi que la peau de tigre recouvrant le sol devant une cheminée aux allures de caverne. Voici donc cette infâme « Maison » dont on fait grand cas au Casino Monte Cristo. Celle-là même qui gagne toujours.

– J'aime à le croire, répondit Wilmore en souriant.

– Cette même Maison, continua Ruthven, qui, ce soir même, a coûté sa victoire à Monsieur Noirtier de Villefort ?

– Asseyez-vous donc, Milord, dit Wilmore, indiquant une chaise à son invité. Nous savons bien tous les deux que c'est à vous que j'ai dérobé cette victoire quand j'ai fermé la table. Vous pressiez Monsieur de Villefort dans le seul espoir qu'il perde.

– Et quand bien même, rétorqua Ruthven, restant debout. Qui est donc ce Villefort pour vous, pour que vous en fassiez si grand cas ?

– Disons que je connais bien sa famille. Dans sa terre natale de France, il est frappé du sceau de l'infamie.

– Seulement le vieux Noirtier, qui est un Bonapartiste impénitent, et est considéré comme un paria par les Monarchistes au pouvoir. J'ai cru comprendre que la réputation de son fils est sans tache.

À la simple évocation du fils Villefort, les narines de Lord Wilmore se mirent à palpiter, mais cette émotion ne vint altérer ni son sourire, ni son attitude chaleureuse.

– Ainsi donc, reprit Ruthven, vous admettez que votre action était délibérée ?

– Je ne le nie pas, répondit Wilmore.

– Pourquoi ?

– Parce que je désirais attirer votre attention, Lord Ruthven.

– Milord, votre carte aurait suffi.

– Assurément, mais je voulais empêcher Monsieur Noirtier de jouer une dernière partie, qui, selon mes calculs, lui aurait coûté beaucoup plus que ses gains, pourtant substantiels. Je crois pouvoir dire, mon cher Lord Ruthven, que vous en étiez arrivé à la même conclusion.

– Ainsi donc, Milord, vous êtes doué du don de clairvoyance ? demanda Ruthven, affichant un air médusé peu en rapport avec son ton caustique.

– Mais non ! Lord Wilmore se dirigea vers le bar dans un ample mouvement de sa tenue de soie. Je n'ai pas besoin d'un tel don. Vous et moi sommes presque des esprits jumeaux.

Ruthven émit un léger feulement, dévoilant ses canines acérées.

– Si nous étions vraiment des esprits jumeaux, vous auriez éprouvé le même désir que moi de voir ce crapaud bouffi perdre tout ce qu'il possédait. Pff ! Il est de la même engeance qui, à la Chambre des Lords, n'a mérité que mon éternel mépris — de ces individus qui se sont délectés de mon exil.

De l'autre côté du bar, le visage de Lord Wilmore grimaça sous l'effet du mépris qu'inspirait la rancœur de Ruthven.

– Je dois vous avouer ma déception, Lord Ruthven. J'avais tant espéré que votre vision serait proportionnée à la mienne. Simplement ruiné au jeu ? Pour ma part, je ne serais satisfait que lorsque Noirtier de Villefort connaîtra la plus absolue des banqueroutes. Puis-je vous offrir un verre de Bordeaux ? Je crois que vous trouverez ce Saint-Émilion des plus savoureux.

Arborant un léger sourire, lequel trahissait néanmoins une certaine curiosité, Ruthven prit place sur un divan agrémenté de coussins et croisa calmement les jambes.

– Peut-être que nous avons, après tout, des goûts en commun, Milord. Dans ce cas, nous avons beaucoup à nous dire...

Le matin suivant, Lord Ruthven se fit annoncer dans les appartements de Monsieur de Villefort et de sa belle-fille. Rapidement, ils devinrent le trio en vogue de cette saison italienne. Au bout de quelque temps, on se mit à murmurer que Ruthven était peut-être un peu plus que le simple cavalier de Renée. Elle

devint alors la rivale de nombreuses jeunes femmes, aussi belles qu'ambitieuses, qui avaient déployé tous leurs charmes pour s'attirer les faveurs de Ruthven, mais qui ne pouvaient rivaliser avec la fragile et pure beauté de Renée de Saint-Méran.

Si, au hasard d'une soirée, les rivales de Renée venaient à rencontrer le couple improbable, elles ruminaient leur amertume et comméraient entre elles. Elles avaient décidé que Renée était par trop austère pour répondre à la passion de Ruthven, et elles se consolait en imaginant qu'il finirait par se lasser d'une chasse si peu attrayante pour se tourner vers des proies plus consentantes.

Quand à Noirtier, il éprouvait plus d'affection pour sa belle-fille qu'il n'en avait jamais ressenti envers son propre fils, dont il connaissait les infidélités à cette épouse qu'il n'avait jamais aimée. Il savait que Ruthven était un débauché, mais acceptait que Renée mérite de jouir de l'attention d'un tel homme au moins une fois dans sa vie, tant qu'elle était encore jeune. Il savait que son fils avait pris des mesures drastiques pour s'assurer que cette attention ne serait jamais de son fait.

Quatre semaines plus tard, on remit un message à Lord Wilmore alors qu'il arpentait les salles du Casino Monte Cristo, calculant les probabilités des divers jeux, toujours vigilant aux possibilités de gain de la Maison. Cette note disait simplement :

Cette nuit. Comme convenu. R.

L'honorable citoyen britannique replaça le message dans son enveloppe, fit un signe au garçon qui la lui avait remise, puis la reposa sur le plateau qu'on lui tendait. Il y mit le feu, la laissa devenir un tas de cendres, puis, sans un mot, se remit à arpenter les salles. Son esprit était toujours bouillonnant de calculs, mais ceux-ci ne concernaient plus les jeux qui se tenaient sous le toit de son casino.

Naples, nuit du 10 avril 1835

Noirtier de Villefort ne pouvait plus bouger. Seulement cligner des yeux. Il résistait à ce désir inexorable de garder les yeux fermés jusqu'à ce que cesse l'obscène scène de violence qui se déroulait devant lui.

Renée, sa belle-fille bien-aimée, était en pamoison sous la folle étreinte de Ruthven, inconsciente, sa robe déchirée laissant apparaître son épaule. Du sang recouvrait le délicat tissu jusqu'à sa poitrine. Ce même sang qui maculait la bouche de Ruthven, tordue en un rictus plein de triomphe et de dédain. Le Lord se détourna un instant pour observer Noirtier, puis revint au cou de Renée.

Le Bordeaux... Celui-là même que Ruthven avait apporté. Il était drogué. Qu'avait-il dit ? « Il provient de ma cave du Château d'If ». Cette infâme geôle où lui, Noirtier, aurait dû être envoyé, sans l'intervention de son fils. Et maintenant, après en avoir bu, il était prisonnier de son propre corps ! Un agent royaliste avait pu le découvrir et lui infliger le châtement auquel il avait injustement échappé. Mais pourquoi lâcher ce monstre sur la pauvre Renée ? Pourquoi ?

Au moins, son évanouissement avait épargné à Noirtier d'avoir à entendre ses pitoyables implorations à l'aide, pendant qu'il demeurait paralysé et sans défense sur sa chaise. Pour la première fois depuis longtemps, des larmes pour quelqu'un d'autre vinrent mouiller les yeux de Noirtier de Villefort.

Puis, soudain, le son de la porte d'entrée se fit entendre. Quelqu'un était-il sur le point d'entrer ? Oui ! Des pas résonnèrent dans la cage d'escalier. Ruthven tourna la tête avec une expression identique à celle que Noirtier avait découverte sur son visage il y a un mois, quand la fermeture de la table du Casino Monte Cristo avait empêché le vieil homme de miser le reste de sa fortune.

Avec un rictus, Ruthven laissa choir Renée au sol, bondit à travers la pièce, puis par la fenêtre et jusqu'au toit.

« Vite ! Vite ! » En pensée, Noirtier suppliait frénétiquement celui qui grimpait les escaliers. Mais sa démarche était trop lente... Renée serait déjà exsangue, car la pauvre enfant était hémophile. Noirtier ne pouvait que se réjouir qu'elle n'ait pas saigné plus.

Maintenant ! Derrière lui, les pas s'étaient arrêtés sur le palier. Le nouveau venu devait pouvoir se rendre compte de la situation. Pourquoi ne se précipitait-il pas au secours de Renée ?

Puis les pas reprirent ; encore une fois, cette allure tranquille. Maintenant, Noirtier sentit un souffle brûlant sur son cou alors que le mystérieux inconnu approchait ses lèvres de son oreille.

– Sans nul doute, vous avez désespérément besoin de mon aide, Monsieur. Vous désirez, plus que tout, que je porte secours à votre belle-fille bien-aimée. Hélas, trois fois hélas, il faudrait, pour ce faire, que je pénètre dans le champ de votre vision, et une telle chose est impossible. Désirez-vous savoir pourquoi ? Parce que, pendant quatorze ans, vous avez eu tout loisir de chercher à savoir qui j'étais, mais vous n'en avez rien fait car vous ne vouliez pas être dérangé. De par votre propre décision, je suis resté anonyme, et maintenant, au pinacle de votre détresse, je fais le choix de le demeurer...

« Qu'est-ce que vous murmurez ? Oh, *maintenant*, je vous suis d'une quelconque utilité ! Mais par le passé aussi, je vous ai déjà été utile. Pour être plus précis, j'ai été un pion dans vos complots bonapartistes. On a fait de moi, sans que je le sache, votre messenger, et sans le moindre regard quant aux conséquences dont j'aurais à souffrir — et, veuillez me croire, j'ai souffert. Moi et ceux que j'aimais. Ma fiancée m'a été arrachée alors que j'étais sans défense, incapable de la défendre. Tout comme vous maintenant, Monsieur.

« Bien sûr, parfois pendant les — comment dites-vous déjà ? les Cent Jours ? — vous avez appris que cette fameuse missive, envoyée par Napoléon, ne vous était pas parvenue. En ces heures de triomphe, quand votre parti était au faîte de sa puissance, vous êtes-vous alarmé et inquiet du sort funeste de votre messenger ? À cette époque où vous auriez pu obtenir sa liberté ? En cet instant où vous regardez Madame périr sous vos yeux, je veux que vous compreniez que, si vous aviez éprouvé autrefois quelque intérêt à contempler mon visage, vous n'auriez pas un désir si ardent de le voir maintenant. Si vous ne m'aviez pas utilisé comme vous le fîtes, vous n'auriez pas tant besoin de moi aujourd'hui.

« Peut-être espérez-vous quelque aide de votre serviteur ? Peut-être vous imaginez-vous qu'il va arriver à point nommé pour vous sauver, vous et votre belle-fille ? Vous serez surpris d'apprendre qu'aujourd'hui, il a terminé son service plus tôt. Mais je tiens à vous rassurer sur votre sort, vous survivrez. En fait, mon désir est de vous voir vivre encore quatorze ans. Telle est ma volonté. C'est dans ce but que j'ai préparé la potion que vous avez bu innocemment. Chacune de ces années à venir, vous les passerez dans la prison de votre corps, incapable de bouger, incapable de parler.

« Il va sans dire que vous ne serez pas autorisé à discuter des circonstances de la mort de Renée, même si vous en avez la possibilité, pas avant plusieurs années. À ce moment-là, tout le monde croira à une fiction, un rêve... Son mari est, de toute façon, déterminé à faire croire à tous que Renée était indigne de lui. Aucun scandale ne devrait jamais entacher sa carrière, même si Renée a été poussée à agir comme elle l'a fait par toutes les incartades sentimentales de son mari. Non, votre cher fils a été on ne peut plus clair dans cette affaire... Si vous révélez la vérité, il mettra en doute la paternité de la petite Valentine. Votre rejeton utilise sa propre fille pour combler ses désirs égoïstes. J'ai grande pitié pour elle, car je ne connais que trop bien ce sentiment.

« Maintenant, je vais disposer de la dépouille de Madame. Il y a quelque chose d'unique dans son trépas. D'ici trois jours... eh bien, ce ne seront plus vos affaires... Vous savez, Monsieur Noirtier, j'aurais pu vous révéler mon nom, mais, quelle importance ? Il ne signifierait rien pour vous. »

Sur ce, l'orateur se retira et la pièce se retrouva plongée dans les ténèbres.

Naples, février 1835

Chaque fois qu'ils traversaient la Piazza dei Martiri, ceux qui se souvenaient de l'église de Santa Maria a Cappella Nuova imaginaient que la neige visible sur les distants sommets formait des coupes dignes de la cathédrale, comme si la nature avait décidé de combler le vide laissé par le saint édifice.

Le site, désormais profane, portait toujours le nom qui le consacrait aux martyrs, et demeurait une terre sacrée que les gens foulaient aux pieds en priant. Lord Ruthven se tenait tel un monolithe, immobile, au centre de la place, à l'heure de la bousculade de midi, figure solitaire que nul n'aurait osé bousculer. Le flot constant des passants se scindait en deux, contournant cet homme sinistre, au teint pâle et aux yeux gris.

Au beau milieu de cette cohue se trouvait le propriétaire du tout nouveau Casino Monte Cristo. À son bras se tenait une très belle jeune fille grecque de seize ans. Sa poitrine, mise en valeur par un corsage de soie, rayonnait de la même pâleur aveuglante que la neige des sommets des montagnes sous la lumière

du soleil. La masse de ses brillants cheveux noirs rehaussait un visage à la délicatesse telle que même les sculptures de la Renaissance italienne n'auraient pu l'égaliser. La petite main de la jeune femme étreignait celle de son compagnon, tout aussi pâle mais suffisamment grande pour envelopper complètement celle de la jeune femme. Il perçut son tremblement.

– Ainsi, c'est bien lui ? dit-il. Vous en êtes certaine ?

– Oui, répondit-elle avec une sombre détermination, contrastant avec ses tendres lèvres couleur de corail.

– Mais ces yeux-ci ne sont pas ceux avec lesquels tu le vis.

– La vision des yeux est susceptible d'oubli, mais la mémoire de l'âme est éternelle. Constate par toi-même : ne t'ai-je pas amené au bon endroit pour le retrouver ? Son engeance tire sa force de la terre consacrée, et y revient de temps à autre. C'est dans la nature de ces parasites.

À présent, la foule entraînait le couple de plus en plus vite vers Ruthven. L'homme vit que la jeune femme, pressentant le dénouement proche, marquait le pas, essayant d'arrêter ses pieds chaussés de babouches.

– Il te faut être forte, Haydée, dit l'homme. Il n'est point temps de fléchir.

– Je suis Ianthe, dit la jeune femme avec amertume. Et cet homme est mon assassin.

– Alors, si tu ne veux pas être l'objet de son attention, ne fais rien pour lui montrer que tu l'as reconnu, ou que tu le crains. Aie foi en moi et, à la fin, tout ira pour le mieux, bien que, pour le moment, je doive te donner des raisons d'avoir peur.

Plus à cause de son impuissance à résister à la force de la foule que sa confiance en cet homme qui se prétendait son protecteur, la jeune Grecque cessa de lutter. Et, en effet, lorsqu'ils croisèrent Ruthven, ce ne fut pas elle qui attira son attention — du moins, pas au début. Ce fut plutôt l'homme, son compagnon, qui frappa Ruthven. La peau pâle, l'intensité du regard, la sensation de puissance qui émanait de son corps, mis en valeur par des vêtements noirs à la coupe impeccable. Lord Ruthven, jusqu'ici inamovible, fit un pas en arrière. C'est alors qu'il aperçut la jeune Grecque.

Sa présence, combinée à celle de l'homme, fut si déconcertante que Ruthven entreprit de remonter la foule à contre-courant vers la direction opposée. Cependant, il fut assez rusé pour prélever, à l'insu de la Grecque et de son compagnon, lors de leur passage, un seul cheveu de sa crinière d'ébène.

Istanbul, février 1834

Au-dessus de la porte de marbre du Sultan de Janina, qui menait à la première cour du Palais de Topkapi, se trouvait autrefois une chambre secrète. À différentes périodes de son histoire, celle-ci avait servi, tour à tour, de bureau, de salle au trésor, et d'annexe au harem du Sultan.

En 1834, par une chaude matinée d'hiver, l'abbé Busoni suivit un eunuque brun et trapu jusqu'à cette chambre. L'eunuque avait la responsabilité d'une esclave qui, en d'autres temps, avait été le joyau du sérail du Sultan Mahmoud II : Haydée, la fille d'Ali Pacha de Janina, celui-là même qui, autrefois, avait tenu les Turcs à distance. Même les médecins les plus érudits du Sultan avaient failli à la libérer de l'emprise maléfique qui régnait sur elle. D'une manière ou d'une autre, l'Abbé Busoni avait eu connaissance de la situation et avait proposé ses services au Sultan. Désespérément en quête de secours, celui-ci s'était tourné vers ce prêtre chrétien qui n'embrassait même pas la foi orthodoxe. Bien que Mahmoud ne s'abaissât pas à rencontrer l'infidèle en personne, il avait dépêché son eunuque avec pour mission de faire, dans la mesure du raisonnable, tout ce que l'Abbé demanderait afin de libérer la fille de la force qui avait asservi son âme.

Le colosse arabe conduisit l'Abbé Busoni en haut d'un escalier qui semblait ne mener nulle part, puis les doigts de l'eunuque firent pression sur un point du mur et un pan de celui-ci se rétracta, permettant à l'Abbé de se faufiler dans le passage qui menait à la chambre secrète. L'Abbé fit comprendre que son travail requérait de l'intimité ; l'eunuque referma le passage et s'assit devant. Quiconque passait par là aurait pu croire qu'il prenait l'air en regardant la cour du palais.

À l'intérieur de la chambre, une adolescente assise en tailleur se tenait sur le sol, tout près d'une fenêtre cachée, autrefois utilisée par les femmes du harem pour observer, sans être vues, les événements

spéciaux. La jeune fille s'en servait pour profiter de la ventilation. Elle portait des pantalons bouffants de soie, de minuscules babouches dorées et un corsage du même tissu que ses pantalons. Son teint et ses lèvres étaient d'albâtre teinté de rose, un ovale ravissant flottant devant sa chevelure de jais, qui retombait librement sur ses épaules. Elle contempla le prêtre calmement de ses yeux noirs ; rien ne pouvait indiquer qu'elle était sous le contrôle du Djinn qui, selon les dires du Sultan, la possédait.

Elle prit, la première, la parole :

– Ainsi donc, son maître s'est résolu à faire appel à un ennemi de sa foi pour desserrer mon emprise sur son trésor inestimable. Entends ma supplique, prêtre, et épargne-nous une épreuve qui s'avérera tout aussi épuisante que futile.

L'Abbé Busoni s'avança calmement, s'assit à son tour et croisa les jambes comme la jeune fille. Il sonda ses yeux noirs pendant un moment puis demanda :

– Et pourquoi en serait-il ainsi ?

– Parce que ma revendication sur cette Haydée est prioritaire.

– Dieu Tout-Puissant ne reconnaît nulle revendication tierce sur cette jeune fille. Sa propre revendication prend le pas sur la tienne, démon, comme, d'ailleurs, sur celle du Sultan.

La jeune fille secoua lentement la tête et sourit.

– Tes paroles trahissent déjà le fait que ton esprit d'occidental comprend mal la situation. Tu as échoué avant même d'avoir commencé.

– J'ai déjà commencé, dit calmement l'Abbé. En fait, j'avais déjà commencé avant même de franchir le seuil du Palais du Sultan, et ce, il y a des années de cela. Tu seras peut-être intéressée d'apprendre que le prêtre auquel j'ai succédé m'a initié aux fondements de la pensée occidentale. Elle est identique à la tienne — celle du schisme oriental. Tes ancêtres achéens considéraient les « démons » comme une forme de possession d'origine non-satanique. Comme quelqu'un sous l'emprise d'Éros, par exemple, ou sous l'influence des Parques. Ensuite, cette expression s'est mise à véhiculer le concept d'une intelligence intrusive, envahissante, d'origine non-humaine.

« Tu prétends, *a contrario*, être un esprit *humain* possédant cette jeune fille. Or, mon maître, l'Abbé Faria, m'a enseigné que les âmes des morts résidaient soit au Paradis, soit en Enfer, et ceux qui pratiquaient la nécromancie faisaient, en réalité, commerce avec les anges de Satan.

« Malgré tout, Faria admettait, qu'occasionnellement, des exceptions pouvaient se manifester, bien qu'elle fussent extrêmement rares. De fait, les Saintes Écritures ne font état que d'une seule exception : celle de la Sorcière d'Endor qui fut autorisée à invoquer l'esprit du prophète Samuel quand le Roi Saül, poussé par le désespoir, fit commerce avec l'une de ces engeances. Mais même celle-ci fut frappée de terreur quand elle entra en contact avec le défunt. En vérité, cette invocation n'était pas la sienne ; ce fut Dieu lui-même qui lui permit de le faire, dans ce cas très particulier.

– Si fait ! Si fait ! Ce que vous dites vaut pour moi aussi ! s'exclama la jeune fille, se penchant impatientement vers Busoni.

– Mais, dans votre cas, quelles seraient donc les circonstances exceptionnelles ? s'enquit calmement l'Abbé.

– Réparer une terrible injustice perpétrée à mon endroit et châtier son auteur, répondit la jeune fille d'un ton grave. Celui-là même qui arpente librement la Terre, qui fait ce que bon lui semble, et répand le mal à sa guise. Je hurle contre lui, mais personne ne m'entend.

– Moi, j'ai entendu votre supplique. Je ne sais que trop bien ce qu'il en est que de réclamer justice, sans jamais obtenir de réponse. Peut-être réclamons-nous justice contre le même homme ? Êtes-vous l'esprit du père de Haydée, Ali Pacha ? Ou peut-être celui de Vasiliki, sa mère ?

– Ni l'un, ni l'autre. Je suis l'esprit de Ianthe, sa sœur aînée, dont elle ignore jusqu'à l'existence. Et je suis devenue la Némésis de celui qui, tant de fois, a pu échapper à son jugement, car il ne peut mourir comme les autres humains. Il s'est emparé de ma vie, il a ruiné tous mes espoirs de bonheur auprès d'un anglais dont je fis la connaissance au temps où, ayant perdu la faveur de mon père, je vivais hors des murs de Janina.

« Cet ennemi détruisit mon bonheur une seule et unique fois, puis, par trois fois, il anéantit mon amour : la première fois, lorsqu'il me le prit ; la seconde, lorsqu'il épousa sa sœur, avant de l'assassiner ;

la troisième et dernière fois, quand il précipita à tout jamais l'amour de ma vie dans les abîmes de la folie et du tourment de l'âme. Car Aubrey ne pouvait pas exposer ce scélérat aux yeux du monde, et ainsi intervenir au nom de sa sœur, puisqu'il devait sa propre vie à son adversaire. La bienveillance de ce rejeton de l'Enfer est comme une plaie purulente. Ceux de sa race maudite prennent grand plaisir à jouer le jeu de l'amitié pour mieux manipuler des vies humaines, jusqu'à les réduire à néant.

– En tant que stratégie, dit Busoni d'un ton pensif, cela me paraît une excellente approche.

– Fi donc ! ricana la jeune fille. Vous parlez de lui comme si vous l'admiriez ! Vous, un fidèle serviteur de Dieu ! Il ne devrait être qu'une abomination à vos yeux, car c'est l'un des *vrykolakas*, que les Puissances qui ont autorité sur la Terre et les Cieux ont enchaînés à la Terre par cette malédiction : « *Que la Terre ne t'accueille jamais en son sein, que tes restes ne nourrissent pas le sol, que la Terre noire te vomisse, puisses-tu demeurer intact pour l'éternité et le sol te rejeter à jamais* ».

– Mais dans ce cas, que faire ? s'enquit Busoni. Comment faire pour bannir à jamais quelqu'un enchaîné sur Terre par la Puissance céleste ? Comment faire pour que votre ennemi reçoive enfin sa juste récompense en Enfer ?

– La réponse est ici, dans la première cour du palais, répondit calmement la fille. Quand je jouissais d'encore un peu de liberté, j'ai découvert les archives abandonnées d'un Patriarche disparu depuis longtemps. J'ai compulsé ces documents décrépits, et j'y ai découvert la solution. Ferez-vous quelques pas en ma compagnie, l'Abbé ?

L'Abbé et la jeune fille, qui, désormais, s'était donné le nom d'Ianthe, traversèrent, main dans la main, la pelouse de la cour extérieure jusqu'au bâtiment servant d'armurerie. Celle-ci était constituée de constructions trapues, de la couleur des briques brunes, de différentes hauteurs, adossées sans grâce les unes contre les autres. Au milieu de cet amas grossier se dressait une élégante tour ronde, au dôme couleur crème, s'élevant vers les cieux comme une basilique, très différente des autres bâtiments.

– C'est la Hagai Irene, expliqua la jeune fille. Avant la finition de la Hagai Sophia, c'était le siège du Patriarche de Constantinople. C'est maintenant un musée de l'armement ; je suppose qu'il s'agit là d'une petite profanation. Ce qui est certain, c'est qu'elle a traversé de bien pires épreuves au cours de sa longue existence : mise à mal par un incendie, dévastée par un tremblement de terre, elle a même servi d'entrepôt pour le butin des conquérants de l'ancienne cité chrétienne. Mais le Patriarche savait que ce nous cherchons serait ici en sécurité, car cette humble église demeurera toujours un objet de mépris comparée à la spectaculaire Hagai Sophia, siège de l'autorité de l'Église Orthodoxe orientale.

– Ainsi donc, nous sommes en quête d'une sainte relique ? demanda l'Abbé Busoni. Quelque objet qui aurait échappé aux griffes profanatrices des suppôts de l'Islam ?

La jeune fille eut un sourire caustique, expression peu en harmonie avec les doux traits de son visage.

– Les fidèles de Mahomet ne manifestent pas plus de compréhension que d'intérêt pour ces reliques. Certes, ils auraient pu les détruire, mais ils auraient été bien incapables de s'en servir contre le Saint Empire Romain. Ah, bien sûr, les Seigneurs de la Quatrième Croisade, et les maîtres romains de Constantinople, eux, connaissaient la vraie et funeste nature de ces reliques. Ils reçurent l'autorisation de faire main basse sur la pierre qui aurait scellé la Tombe du Christ, sur le récipient contenant le lait de l'Immaculée Conception, sur le Saint Suaire de notre Seigneur... Mais rien de tout ceci n'avait préséance sur l'objet que le Patriarche ordonna de cacher à l'endroit précis où nous allons le trouver.

– Mon enfant, quelle est donc la nature de cette relique ?

– Ne craignez point, l'Abbé, répondit-elle en souriant. Vous êtes un occidental. Elle ne peut point vous blesser. Mais c'est la seule chose qui puisse détruire mon ennemi, le *vrykolakas*. Quant à une utilisation future contre vos propres ennemis, l'Église Byzantine, que vous avez proclamé hérétique, ce sera à votre seule discrétion. En toute franchise, je ne vous envie pas ce pouvoir d'enchaîner à la Terre ou aux Cieux. Il en a déjà été fait usage autrefois... et cela a causé la perte de beaucoup d'hommes.

Ils quittèrent bientôt la lumière du soleil pour pénétrer dans la nef de la Hagai Irene, remplie des armes médiévales des Ottomans. Mais, à l'intérieur du dôme de la basilique, trônait toujours l'immense croix au style iconoclaste. La lumière inondait la nef par les innombrables fenêtres du dôme, et l'éclat de la croix éblouissait le visiteur.

La fille indiqua de la tête le vaste plafond brillant :

– Voici l’endroit où était suspendue l’icône de Théotokos, quand ce lieu était encore une maison de culte. Elle va nous aider maintenant.

– Mon enfant, insinueriez-vous que l’icône de la Sainte-Vierge est toujours ici ? Est-ce donc là l’arme que nous venons chercher ? s’enquit Busoni.

– Non. Mais quand nous verrons son image, nous trouverons ce que nous sommes venus chercher.

– Mais comment ferons-nous pour voir une icône qui n’est plus là ?

– Il est dit que si vous contemplez la croix dans toute sa gloire, à l’heure où la lumière du jour emplît la Hagai, comme cela est le cas maintenant, alors vous pouvez voir la Théotokos. L’âme en quête pourra alors bénéficier de son guidage.

L’Abbé Busoni contempla fixement l’incandescence de la croix jusqu’à ce que les larmes lui montent aux yeux. Quand il baissa le regard, un voile vint obscurcir sa vision. Il sentait que la jeune fille tirait impatiemment sur sa main.

– Par ici, dit-elle.

– Attends, mon enfant. Patiente, le temps que les écailles me tombent des yeux. Non seulement je n’ai pas vu la Théotokos suspendue ici, mais maintenant, je ne vois plus rien du tout.

– Je n’ai jamais dit que vous verriez la Théotokos *à cet endroit*, dit-elle avec impatience. La Hagai Irene a conservé son atrium originel. Il était déjà là quand les Latins de la Quatrième Croisade prirent Constantinople. C’est là que nous devons regarder. Venez !

Busoni céda à celle qui déclarait être un esprit possesseur dénommé Ianthe. Ils se rendirent donc jusqu’à la bonne chapelle. Et, juste au moment où la Hagai Irene reprenait substance sous ses yeux éblouis, l’Abbé fut prit d’une terreur sacrée en apercevant deux formes surgir des ténèbres avant de disparaître rapidement : une femme à l’enfant, souriante. À peine eut-il réalisé ce qu’il venait de voir que ces derniers avaient déjà disparu.

– La *Théotokos* ! dit Busoni, le souffle coupé, au comble de la surprise.

– Où ? demanda la fille. Vite ! Dites-moi où vous les avez vus.

L’Abbé alla jusqu’au point précis, et la fille tomba à genoux, ses doigts plongeant dans les rainures qui soudaient les dalles du sol.

– Ici ! s’exclama-t-elle après un long moment. Je sens que ça bouge, mais je n’ai pas la force de déplacer les dalles. Aidez-moi !

L’Abbé se joignit à elle, et, après un long moment, ils parvinrent à dégager la pierre. À l’intérieur, dans un recoin, se trouvait un parchemin de cuir, roulé et scellé à la cire. Il remarqua tout de suite le sceau : les armoiries du Patriarce.

– Faisons diligence ! dit la fille, son regard balayant l’intérieur de la chapelle. Il ne faut pas nous hasarder à traîner ici avec le *logos dynamos*. Replaçons la pierre et retournons à la chambre secrète avant d’être découverts. Là, je vous dirai tout.

– Non, dit l’Abbé Busoni. Il est hors de question que je m’empare de ce rouleau avant de savoir quels écrits il contient, ainsi que la vraie nature de son pouvoir. Comment est-il possible qu’il soit à la fois une menace pour les vampires et l’Église d’Orient ?

– Pourquoi tant de stupéfaction à cet égard ? Vous autres Catholiques, ne les considérez-vous pas l’un et l’autre comme étant tous deux Damnés ?

– Démon, je n’ai besoin ni du Pape, ni du Patriarce, pour me dire qui est Damné et pourquoi ; c’est la volonté de Dieu, et non celle des Hommes. Maintenant, je te somme de me révéler ce que contient ce parchemin, sinon je le remets dans cette cachette et je dirai au Sultan que tu es un esprit incorrigible, une créature séductrice qui ne cherche qu’à fourvoyer tous ceux qui s’efforcent de venir en aide à la fille que tu tiens en ton pouvoir. Je te promets qu’il se fera longtemps avant que tu ne trouves un autre allié aussi enclin que moi à t’aider dans ta vengeance.

La jeune Grecque laissa échapper un lourd soupir et acquiesça de mauvaise grâce.

– Rappelez-vous ce que je vous ai dit que ceux de la Foi Orthodoxe enchaînent les *vrykolakas* à la Terre par la force de cette malédiction : *Que la Terre ne t’accueille jamais en son sein, que tes restes ne*

nourrissent pas le sol, que la Terre noire te vomisse, puisses-tu demeurer intact pour l'éternité et le sol te rejeter à jamais.

« Ne comprenez-vous donc pas que, lorsqu'ils enchaînent les *vrykolakas* à la Terre, les Orthodoxes sont, en fait, à l'origine de leur création ? Ils leur permettent de croître et de se multiplier en se nourrissant du troupeau que leur Église est supposée protéger. Ils ont ouvert la bergerie aux meutes de loups. Ils aggravent encore leur faute, car, ce que vous tenez entre vos mains, écrit de la main même du Premier Patriarche, n'est rien d'autre que l'invocation destinée à bannir ces âmes maudites au fin fond de l'Abysses et à provoquer la dissolution immédiate de leur corps terrestre.

– Pour l'Église Romaine, l'incorruption de l'âme a toujours un signe de la faveur divine, remarqua l'Abbé Busoni.

– Pour la foi orthodoxe, c'est le signe de la malédiction de Dieu. N'ont-ils point, de leur propre volonté, perverti ce que Dieu destinait au Ciel pour en faire une arme sacrilège ? Le Premier Patriarche, désireux de corriger cette méprise, a écrit ce *logos dynamos*. Mais ses successeurs ont réalisé que s'en servir serait reconnaître une énorme erreur, offrant une grande victoire à leur rival occidental, et risquant un exode massif de leur troupeau vers ce dernier.

« Maintenant, comprenez-vous l'ampleur du danger ? Et pourquoi aucun successeur du Patriarche n'a jamais pu se résoudre à détruire le travail de son illustre prédécesseur ? J'ai fait selon votre volonté et je vous ai tout révélé. Je vous en prie, replacez la pierre, cachez ce rouleau sous votre bure et décampons ! Vite !

Cette fois, l'Abbé Busoni fit ce qu'elle demandait. Ils abandonnèrent la fraîcheur de la Hagai Irene pour la lumière de la cour, puis retournèrent jusqu'à la chambre secrète. L'eunuque se tenait toujours assis devant l'entrée. D'un mouvement de tête, l'Abbé lui demanda de rouvrir le passage secret. L'eunuque s'exécuta rapidement, reproduisant la séquence ésotérique des points de pression, jusqu'à ce que la portion de mur se déplace et libère le passage.

La jeune fille dénommée Ianthe était au comble de l'excitation ; elle avait abondamment bavardé alors qu'ils traversaient la cour. Elle avait enfin trouvé un allié, quelqu'un qui la croyait et qui détenait le pouvoir de déchaîner la vengeance céleste sur la créature qui avait détruit sa vie et celle de son aimé. Elle le précéda dans la chambre, impatiente d'échafauder un plan d'action avec lui.

Mais l'Abbé fit halte juste avant d'entrer et fit signe à l'eunuque d'enfermer à nouveau la jeune fille. Obéissant, le colossal Arabe répéta la séquence et le mur se referma de nouveau. Puis il regarda l'Abbé, l'air interrogateur.

– J'ai bien peur de ne pouvoir être d'aucune aide pour cette jeune fille, dit ce dernier. Je ne crois pas que quiconque puisse l'aider. Ce... djinn, comme vous l'appelez, ne la quittera qu'au prix d'un risque énorme pour les vies du possédé et de l'exorciste. Il y a fort à parier que la mort les frappera avant toute libération possible. Mon conseil au Sultan est que si quelqu'un exprimait le désir d'acquérir cette esclave, même dans sa condition actuelle, et que l'offre est généreuse, alors il devrait l'accepter et ainsi, s'en laver les mains.

L'eunuque raccompagna l'Abbé Busoni jusqu'à l'extérieur du Palais. L'Abbé sentit sur ses épaules, derrière la fenêtre cachée, le regard de la fille nommée Haydée. Il n'imaginait que trop bien ce regard suppliant, et les cris de trahison que poussait en son sein une autre jeune femme, disparue depuis longtemps, nommée Ianthe.

LA SUITE ET LA FIN DANS LE RECUEIL